BERTRAND PUARD

HIPPOCAMPUS

TOME 2

17 SECONDES POUR COMPRENDRE



SEUIL

Hippocampus

Tome 2 :
17 secondes
pour comprendre

Bertrand Puard

Hippocampus

Tome 2 :
17 secondes
pour comprendre

Seuil

Déjà paru, aux éditions du Seuil Jeunesse :

Hippocampus, tome 1 : Le Laboratoire secret,
2020

© 2020, éditions du Seuil,
57, rue Gaston Tessier, 75019 PARIS
ISBN : 979-10-235-1405-6

www.seuiljeunesse.com

Conforme à la loi n° 49-956 du 16 juillet 1949
sur les publications destinées à la jeunesse.

Ne dites pas : mourir ; dites : naître. Croyez.
On voit ce que je vois et ce que vous voyez ;
On est l'homme mauvais que je suis, que vous êtes ;
On se rue aux plaisirs, aux tourbillons, aux fêtes ;
On tâche d'oublier le bas, la fin, l'écueil,
La sombre égalité du mal et du cercueil ;
Quoique le plus petit vaille le plus prospère ;
Car tous les hommes sont les fils du même père.

« Ce que c'est que la mort »
– Victor Hugo, *Les Contemplations*,
Livre sixième : *Au bord de l'infini*.

– ***Ne considérez point*** *que je suis votre mère, considérez en moi celle de votre frère.*

Mary s'arrêta net sur la scène de théâtre, comme foudroyée. Ce n'était pas bon. Une mère qui déclarerait cela à un de ses enfants ne pourrait le faire avec cette voix, ce phrasé. Elle devait trouver un autre ton, plus juste. C'était cela être actrice : savoir se mettre à la place d'une autre. Et elle, qui avait tout juste dix-huit ans, qui n'était pas mère et ne le serait peut-être même jamais, devait composer ce rôle de Jocaste, mère d'Antigone, au mieux.

Elle ne pouvait même pas compter sur les conseils de Jules et de Charles. Ces deux-là étaient fous amoureux d'elle et incapables de juger objectivement sa performance.

– Tu es parfaite, dit Jules.

– Le ton est là, j'ai été transporté, ajouta Charles.

Les longs cheveux roux de Mary semblaient avoir pris feu sous l'effet de la colère.

– Non, non, et non ! Vous êtes des brutes pathétiques et insensibles… J'ai trahi Racine… On ne joue pas *La Thébaïde* comme ça ! Sortez et laissez-moi travailler, je ne veux plus vous voir, vous ne valez pas mieux l'un que l'autre !

Les deux camarades, n'ignorant rien du caractère de leur amie, quittèrent donc sa chambre et dévalèrent l'escalier de pierre à toute allure, avalant les marches quatre à quatre. Par une des fenêtres en ogive aménagées dans la façade, le puissant soleil de la Méditerranée les aveugla mais ils ne décélérèrent pas.

– Elle est aussi volcanique que les roches de cette petite île, notre Mary, dit Charles.

Mary les avait invités dans la propriété de son père, cinéaste révéré – une bâtisse d'allure gothique sise sur une petite île au large de la plage du Dramont, dans le Var, près de Saint-Raphaël. On l'appelait l'île d'Or parce qu'elle était constituée de rochers porphyriques rose orangé qui étincelaient sous l'ardente lumière du Sud.

– Et si on en profitait pour…, commença Jules.

Charles acquiesça avant qu'il n'ait pu terminer sa phrase. Les deux amis s'étaient juré de nouer leur pacte aujourd'hui, avant de quitter l'île. Mary n'avait toujours pas fait son choix et ne choisirait probablement jamais entre Jules Varole et Charles Cosworth, dix-neuf ans chacun. Son père était un ami du père de Charles. Et celui-ci, amoureux de Mary depuis des années, avait fait la bêtise de lui présenter Jules, son meilleur ami. Depuis lors, Mary

avait gardé ses sentiments pour elle et pour elle seule.

Dans quelques heures, les deux camarades repartiraient pour Paris afin de découvrir les résultats du concours d'admission à la faculté de médecine. Tous deux étaient confiants, ils seraient un jour médecins – mais pas des médecins de campagne, des généralistes à la ville, des ophtalmologues ou des radiologues, non… ils se rêvaient neurochirurgiens. Et tant pis si le père de Charles s'y opposait vertement, sous prétexte que son fils unique devrait reprendre, un jour, son empire financier. Et tant pis si Charles n'avait pas le courage de lui avouer en face que jamais, J-A-M-A-I-S il ne prendrait la tête du fonds d'investissement familial. Il aurait aimé lui hurler que s'il se tachait un jour les mains de sang, ce serait pour soigner noblement et non pour s'enrichir avidement. Peut-être qu'un jour Mary lui donnerait le courage de tenir ce discours de vérité à son père. Peut-être…

Les parents de Jules, eux, n'avaient rien eu à opposer au désir de leur fils – cordonniers dans un petit village savoyard, ils étaient décédés dans un accident d'alpinisme alors que Jules n'avait que sept ans. Leur fils voulait croire qu'ils auraient été fiers de son choix.

– Il est temps de finaliser notre pacte, tu as raison, dit Charles.

Ils s'isolèrent donc dans une petite pièce sombre du rez-de-chaussée, la seule que la lumière n'incendiait pas à cette heure de l'après-midi.

L'ameublement y était sommaire ; on y trouvait cependant une bibliothèque remplie d'ouvrages sur l'histoire du cinéma et un petit secrétaire en bois laqué devant lequel les deux garçons installèrent deux chaises et s'assirent.

– C'est toi qui écris ? demanda Charles.

– Oui, je rédige, dit Jules.

Il prit donc un stylo dont la plume se mit à râper le papier. L'encre coulait trop vivement et il dut se montrer adroit pour éviter de faire des pâtés. Charles relut la seule et unique phrase inscrite sur la page et hocha la tête.

– Maintenant, dit-il, il faut signer…

Il sortit un petit canif de la poche de son bermuda et en déplia la lame. Sans hésiter, il s'entailla le bout de l'index ; une rigole de sang apparut aussitôt et il éprouva le début d'une brûlure.

« En fait, pensa Charles, tandis que son ami effectuait le même geste, les mastocytes, qui sont des cellules immunitaires, ont d'ores et déjà décelé la coupure. Ils sécrètent de l'histamine, une hormone qui va contribuer à dilater les vaisseaux sanguins. C'est à cela qu'est due cette sensation de chaleur et de brûlure… L'afflux de sang à ce niveau permettra d'éliminer les cellules mortes et favorisera l'acheminement des thrombocytes… Tout va pour le mieux dans le meilleur des corps… »

Du bout de leur index blessé, ils signèrent donc leur pacte. Le papier but leur sang avec plus d'avidité encore qu'il n'avait bu l'encre.

Ils roulèrent ensuite la feuille déjà sèche et la déposèrent dans un coffret de bois qu'ils verrouillèrent et dont ils jetèrent la clé par la fenêtre.

Le petit morceau de cuivre rebondit sur les rochers avant de terminer sa chute dans les eaux de la Méditerranée.

Voilà. Ils venaient de signer ce pacte qu'ils s'étaient promis de passer ensemble. Ce pacte improbable entre le fils des cordonniers de Bassens et celui d'un des plus riches financiers de Paris, Londres et New York – les deux meilleurs amis du monde. Dès lors, peu importait celui que Mary embrasserait le premier.

– Si j'ai un fils, je le prénommerai Sigmund, dit Charles, car c'est le prénom de ton grand-père.

– Moi, si j'ai une fille, je la prénommerai Ada, dit Jules, car c'est le prénom de ta grand-mère.

Ils se sourirent. Ils ne venaient pas d'énoncer ce qui était inscrit sur le rouleau de papier qu'ils venaient de sceller. Leur pacte était bien plus grandiose, d'une valeur inouïe. Ce qu'ils venaient d'échanger là, c'était un petit hommage supplémentaire, comme il y en avait eu tant dans le passé et comme il y en aurait d'autres dans le futur.

Ils ne revirent Mary que quelques minutes avant leur départ. Elle n'avait toujours pas digéré leur attitude béate face à sa piètre performance théâtrale ; décidément, leur amour pour elle les avait rendus idiots et pathétiques. Elle les embrassa tout de même sur la joue et leur souhaita bon voyage.

– On se reverra à la fin de l'été à Paris, leur promit-elle. D'ici là, vous m'aurez donné des nouvelles.

Elle ne doutait ni des capacités de Jules ni de celles de Charles. Pour devenir chirurgiens en neurologie, cependant, ils devraient tous les deux obtenir une des premières places du concours.

Le majordome de Mary voulut conduire les garçons jusqu'à la plage du Dramont à bord du canot à moteur de la propriété, mais les deux camarades préférèrent emprunter la petite barque que Mary jugeait plus romantique.

La traversée se déroula sans encombre. Jules et Charles se retournèrent à plusieurs reprises pour tenter d'apercevoir Mary à l'une des fenêtres de la tour de la propriété, mais en vain.

Une fois sur les galets gris, ils se séparèrent. L'un allait rejoindre Nice, à l'est, pour y prendre l'avion privé de son père ; l'autre allait se diriger vers Saint-Raphaël pour y prendre le train de nuit.

– À demain, se dirent les deux amis avant de se séparer.

Ils traversèrent la plage du Débarquement et se perdirent de vue.

Après une quinzaine de minutes, cependant, Charles Cosworth fut pris d'un terrible regret. Pourquoi ne s'était-il pas tout simplement déclaré à Mary ? Pourquoi ne lui avait-il pas avoué qu'il l'aimait et qu'il ne pouvait imaginer sa vie sans elle ? Sa mère – contrairement à son père – ne lui avait-elle pas appris qu'il est toujours souhaitable d'être sincère ? Pourquoi s'était-il

retenu durant toute cette semaine de vacances ? Eh bien… parce que Jules était là, lui aussi. Voilà tout…

Mais Jules avait déjà disparu derrière la colline qui jouxtait la plage. Il était en route vers Saint-Raphaël, désormais.

L'avion qui devait ramener Charles à Paris pourrait bien attendre un peu…

CHAPITRE 1

EDGAR CARRELA ARRIVA aux urgences de la clinique de Thomery peu avant quatorze heures. L'arrière de son crâne était ouvert sur une quinzaine de centimètres. Il était inconscient et respirait à peine. À côté du brancard poussé par deux robustes pompiers couraient son épouse, Geneviève Carrela, et son beau-fils Steve. C'est d'ailleurs Steve qui expliqua, presque sans respirer, ce qui était arrivé au blessé :

– Il était en train de réparer sa moto au garage… Un rôdeur est arrivé… Un coup de barre de fer sur le crâne… Ou de clé à molette…

Il était confus et sa mère, en larmes, ne pouvait fournir la moindre précision supplémentaire. L'interne, un jeune médecin nommé Benson, tâta le pouls du blessé, ausculta ses poumons et fit un bref diagnostic.

– On l'emmène en réanimation, cria-t-il. Vite !

L'infirmier qui l'accompagnait s'éloigna brièvement de la scène et effleura à trois reprises l'écran de son

Smartphone. Il porta l'objet à son oreille et attendit qu'on décroche.

– Kim ? répondit une voix de jeune fille.

– Ada, je crois que nous venons de réceptionner un client. Edgar Carrela. Il est en état de mort clinique après avoir reçu un violent coup sur la tête. Boîte crânienne ouverte. Il n'a plus d'activité musculaire spontanée, plus de réflexes et ne respire plus.

Ada n'hésita pas un seul instant.

– Je préviens Papa et on arrive. Qui est l'urgentiste cet après-midi ?

– Benson.

– OK, tu lui dis que Jules Varole en personne prend en charge le patient. J'informe Papa, on fonce au sous-sol.

– Benson risque de gueuler…, tenta Kim.

Il entendit des bruits étranges à l'autre bout du fil – quelques coups sourds, des frottements. Manifestement, Ada se mettait déjà en route.

– On le laissera râler, finit par répondre Ada. Jules Varole est le patron de la clinique. Descendez cet Edgar Carrela dans l'Hippocampus et attendez-nous. Il est accompagné ?

Kim l'informa que oui.

– Alors faites descendre aussi les proches. Ils pourront nous aider à interpréter les résultats.

Kim raccrocha et rattrapa l'urgentiste qui était déjà parti en direction de la salle de réanimation.

– Le professeur Varole va s'occuper lui-même de ce patient, déclara-t-il. On le descend au sous-sol.

Benson fronça si fort ses sourcils qu'ils se rencontrèrent.

– Il veut l'opérer ? demanda le jeune médecin.

– On le descend, dit Kim. La famille aussi.

Les médecins n'ont guère l'habitude de recevoir des ordres d'un infirmier. Mais Benson savait qu'ici, celui-ci était un ami personnel d'Ada Varole, la fille du patron, une jeune surdouée âgée de quinze ans qui était aussi calée que son père en neurologie, spécialité de cette clinique située en bordure de la forêt de Fontainebleau.

Le médecin fit un petit signe de la tête aux deux brancardiers.

– Kim va vous guider. On change de trajectoire.

– Où allez-vous emmener Edgar ? demanda son épouse entre deux sanglots.

– Dans l'Hippocampus, expliqua Kim. C'est une partie de la clinique réservée à la recherche scientifique. Le professeur Varole va s'occuper de votre mari, madame Carrela. C'est certainement le meilleur neurochirurgien au monde. Ses talents lui ont valu le prix Nobel de médecine. Si un médecin peut sauver Edgar, c'est bien lui, nous pouvons vous l'assurer…

On descendit donc le blessé par l'ascenseur jusqu'au premier sous-sol, où attendaient déjà les infirmiers de l'Hippocampus. Kim remercia les brancardiers et entraîna les autres à travers un couloir jusqu'à une porte blindée que l'un des infirmiers ouvrit en plaçant son iris devant un scanner fixé sur le mur.

Bouleversés par cette course folle, Geneviève ne pleurait plus et son fils happait désormais l'air par bouffées.

Puis ce furent de nouveaux couloirs et les infirmiers poussèrent le brancard dans une salle d'opération ultra-moderne et installèrent aussitôt sur le patient, avec une grande précision, un complexe dispositif médical. Edgar Carrela se retrouva muni de dizaines de capteurs répartis sur sa tête et son corps.

Son épouse et son beau-fils assistèrent à la scène derrière une vitre. Kim leur proposa un verre d'eau qu'ils acceptèrent tous deux.

– Jules Varole et sa fille Ada ne vont plus tarder, dit la médecin qui les avait rejoints. Je suis Alice. Je seconde le docteur Varole dans ses recherches.

Une double porte claqua et le professeur de médecine débarqua en effet dans la salle. Il était grand sans être immense, et plutôt corpulent ; son visage était glabre, son front surmonté de fines bouclettes dorées.

À son côté se tenait une jeune fille au regard d'une grande puissance, presque hypnotisant. Une flamboyante chevelure rousse s'étendait sur les épaules de sa blouse impeccablement blanche. À les voir ainsi, tous les deux, on ne pouvait ignorer qu'ils étaient père et fille.

Jules Varole rajusta ses lunettes rondes avant de saluer la mère et le fils.

– Nous allons tout faire pour sauver Edgar, déclara Jules Varole. Mes équipes sont déjà à pied d'œuvre. S'il faut opérer, je le ferai en personne. En attendant,